

Les écrivains modernes et le sport

Autor(en): **Giroud, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **20 (1963)**

Heft [9]

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les écrivains modernes et le sport

Au début de l'année 1963, en février exactement, nous eûmes le plaisir de faire la connaissance, à Lausanne, de Gilbert Prouteau, écrivain. Il s'était arrêté chez son ami le Dr Paul Martin pour ensuite gagner Zermatt et se reposer dans le chalet qu'il avait mis à sa disposition. Nous venions d'écouter, dans un cercle privé, une conférence du Dr Martin sur le sport, et c'est à l'issue de cette soirée, alors que nous nous apprêtions à rentrer, après nous être réunis, le conférencier lui-même et quelques amis, dans un restaurant lausannois, que Gilbert Prouteau vint s'asseoir à nos côtés. Nous connaissions bien l'écrivain par ses livres, ses films, et l'occasion de faire sa connaissance fut pour nous une source d'enrichissement.

Prouteau a bien concilié le sport et les lettres dans les temps modernes. Le sport d'abord. Il fut un athlète de classe internationale, représentant la France dans plusieurs rencontres. Sa spécialité, le triple saut, le vit inscrire le résultat de 14,48 m. De 1942 à 1947, il fut le meilleur de son pays dans cette spécialité. Il a figuré en bon rang dans d'autres disciplines de l'athlétisme léger : 7,11 m. en longueur, 10,9 sec. au 100 m., 22,5 sec. au 200 m., 15,9 sec. au 110 m. haies, 1,75 m. en saut hauteur. Il est en outre moniteur diplômé d'Antibes (1940—1941).

Visage buriné, masque volontaire, de petite taille, il porte en lui le gabarit de l'athlète du type respiratoire. On sent une grande vitalité, bien que les années d'entraînement compétitif ne soient plus qu'à l'état de souvenir.

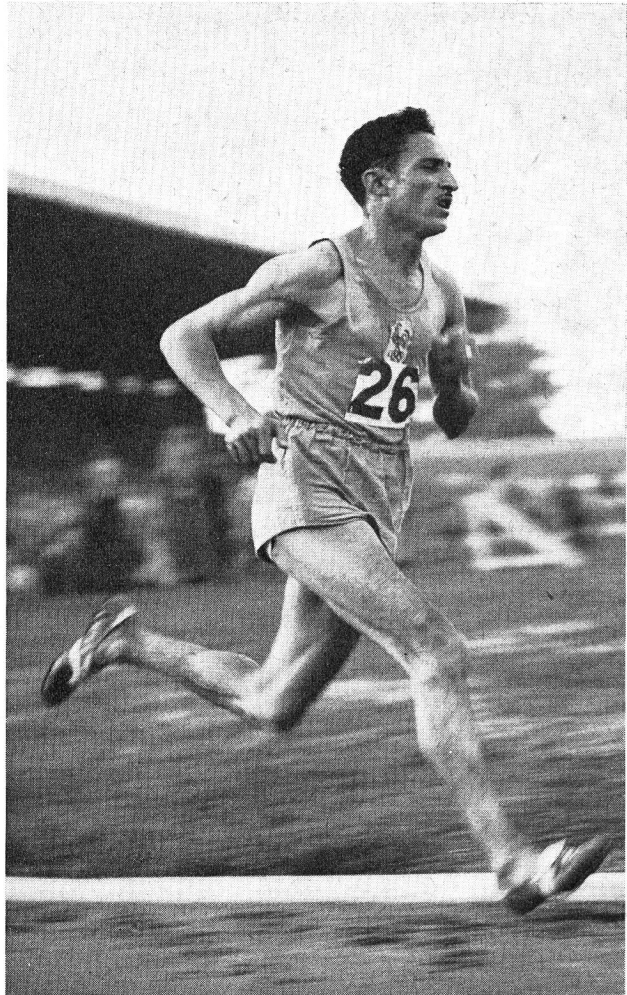
Car c'est bien la carrière littéraire et cinématographique qui occupe tout son temps. Sa première œuvre littéraire « Les rythmes du Stade » a été préfacée par Jean Giraudoux avec la mention : « Oeuvre très remarquable. Souffle exceptionnel. » Puis il obtient divers prix littéraires avec la publication d'œuvres poétiques pleines de qualités, de tenue. Citons, dans l'ordre chronologique, notamment : « Saison Blanche », 1952 ; « Balle de Match », 1953 ; « La Peur des Femmes », 1959 ; « Le Sexe des Anges », 1961 ; « Le Soleil des Morts », 1963.

Au cinéma, ce fut en 1950 : « Paris ma grande ville » ; « Cent ans de Sport », 1952 ; « La vie passionnée de Clémenceau », prix du Festival d'Edimbourg, sélectionné au Festival de Cannes ; « Je m'appellerai Apollinaire », en 1955, qui obtint le prix du Festival de Berlin. Actuellement, il prépare un grand film sur Paris, où figureront bon nombre d'acteurs connus.

Gilbert Prouteau est animé de qualités vitales indéfectibles. Doué d'une mémoire prodigieuse, il est capable de réciter infailliblement 25 000 vers des heures durant. Il a d'ailleurs le prix de la plus grande mémoire de France.

Comme l'a écrit Jean Paulhac, à qui nous devons ces précisions, il est habité par « un véritable démon verbal, ahurissant, faisant rouler et choquer les mots comme un torrent ses cailloux ». Et Paulhac de poursuivre :

« Voici maintenant Gilbert Prouteau près du midi de sa vie, creusant le champ de son œuvre du double soc de sa charrue. Cette image rustique lui convient : ce lettré ne peut vivre longtemps loin de sa Vendée natale. Je l'ai vu, l'hiver dernier, à Châtel sur les champs de neige. Il me parla longuement de son domaine de Gènesier d'où chaque matin il part, pour un long footing, à travers la campagne avec son berger allemand, avant de retrouver sa table de travail où l'attend le dur mystère de la page blanche... »



Alain Mimoun

Le rendez-vous de Melbourne, par Gilbert Prouteau

Les extraits du texte de Prouteau que nous vous proposons ont trait à Alain Mimoun, ce quadragénaire, qui nous étonne, et nous laisse plein d'un silence admiratif.

Le 17 août 1963, à la rencontre d'athlétisme France—Suisse, à Berne, Alain Mimoun s'alignait dans les 10 000 mètres, épreuve qui donna les résultats suivants : 1. Lavene (Fr) 30:48,6 ; 2. Friedli (S) 30:48,8 ; 3. Mimoun 30:53,2 ; 4. Vøgele (S) 31:14,4. Si nous citons le détail de cette épreuve, c'est pour montrer qu'à son âge, Mimoun rivalise avec les meilleurs. N'est-ce pas là un brillant exemple de vitalité, surtout lorsqu'on connaît le passé de celui qui, outre la légion d'honneur glânée sur les champs de bataille, reste l'image du sportif, du vrai gentleman en toute circonstance. Nous avons une vive admiration pour cet athlète d'Algérie, qui lutta dix ans à côté de Zatopek, avec qui il eut des dialogues à l'antique, dont voici un exemple :

Mimoun : Quand je force un peu, les poumons me brûlent, je sens une barre au ventre, et j'ai mal aux cuisses.

Zatopek : Moi aussi.

Mimoun : Et alors, que faites-vous ?

Zatopek : Je serre les dents et je continue.

Le coureur tchèque lui a enseigné cette autre loi immuable du sport : « Dans la course de grand fond, l'adversaire principal, le seul qui ne lâche jamais prise c'est... toi-même ».

L'une des plus belles et des plus émouvantes victoires de Mimoun fut celle du marathon de Melbourne, en

date du 1er décembre 1956, qu'il gagna détaché, au lendemain de la naissance de sa petite fille.

Gilbert Prouteau nous l'a restituée, et l'on suit, littéralement dans la foulée de l'athlète, ce long cheminement de 42 km., avec comme point de départ et d'arrivée le stade olympique de Melbourne. La place nous manque pour en donner la totalité. En voici quelques extraits :

« Le coup de pistolet du starter vient de retentir. Soixante coureurs s'élancent sur la piste sèche. Le public hurle et scande les noms des Australiens. Le peloton franchit la piste du stade olympique. Ils ont 42 km. à parcourir.

Le peloton reste groupé pendant les premiers kilomètres. Les favoris s'observent. Comme des boxeurs dans les premiers rounds de combat. Mimoun, le visage tiré, surveille ses concurrents. Au dixième kilomètre, Zatopek attaque. Les Soviétiques répondent et Mimoun est « dans leur roue ». Au tour d'Oksanen : il pique une brusque échappée qui disloque la troupe. Les Soviétiques sont encore à la parade. Et les voici qui se groupent pour un assaut massif. Déjà Mimoun est dans leur foulée. Il est un peu étonné quand ils le laissent passer en tête... Il mène. Pour lui, il ne s'agit alors que d'un accident de passage, d'un relais de préséance. Il se retourne au bout de deux kilomètres. Sa surprise est immense. Il n'y a plus dans sa trace et dans son sillage qu'un seul homme, dont la sueur inonde le masque révolté : l'Américain Kelley...

Kelley mène à son tour. Pas très longtemps. Mimoun reprend la tête quelques centaines de mètres plus loin. Il se conforme à l'usage et invite son compagnon à le relever : « Come on, Joe ! » Il répète vainement : « Come on, Joe ! » Et se retournant, Mimoun mesure l'incroyable, l'impensable. L'Américain a lâché prise, épuisé. Il est seul, tout seul. Livré au soleil et à la foule, à l'asphalte et à la fatigue. Livré surtout à lui-même...

Il commence à souffrir. Il sait que ce n'est que le prélude et l'avant-garde des tortures qui le guettent. Il sent aussi progressivement se catalyser en lui une euphorie trouble, un « état second » comme disent les médecins. Il en reconnaît et en recense les signes avant-coureurs.

Cet état singulier fait que le corps du coureur continue à courir comme un automate, tandis que ses perceptions intérieures demeurent, par moment, étrangères à la course que déroulent les jambes, et le transportent loin de la piste ou de la route, très loin dans l'espace et dans le temps. La rétine perçoit des images qui sont transposées, interprétées dans la conscience et dans le souvenir...

Gagner... tu vas gagner, chuchote une voix... Impossible... tu vas tomber. Arrête-toi, semblent hurler tous les spectateurs. Que disent-ils ? Il n'entend plus rien. Il distingue dans cette foule des silhouettes familières : des soldats australiens. Il les connaît, ou plutôt, il les reconnaît. C'était... — où était-ce donc ? — Ah ! oui, en Italie. Et l'image des soldats se brouille, se fonde, se rallume sur d'autres soldats. En guerre ceux-ci. Nous sommes au pied du Mont Cassino. Les armées alliées progressent lentement sous un feu d'apocalypse. Les tirailleurs algériens vont donner l'assaut. Parmi eux une jeune recrue au regard brûlant : Alain Mimoun.

Jamais peut-être bataille n'a été plus meurtrière dans une guerre moderne que ce terrible assaut vers les anciens monastères, sous ce soleil implacable, au pied des monts pelés. Il a fallu gagner chaque mètre de terre et de pierre sous le feu des canons. Chaque bond en avant multipliait les cadavres. Plus on s'approchait de la crête, plus l'ennemi semblait invulnérable, tandis que les cris des mourants se mêlaient au pialement des mitrailleuses, au grondement des mortiers, au tonnerre fracassé des pièces lourdes...

Une voiture arrive à sa hauteur, passe et corne. Et l'avertisseur se conjugue dans sa mémoire à d'autres klaxons oubliés. La voiture s'estompe, se brouille et devient ambulance. C'est lui que l'on emporte... Il vient d'être blessé : il a été touché à une jambe.

La voiture stoppe devant une tente où est peinte une croix rouge. Le blessé est transporté sur la table d'opération. Le chirurgien américain s'approche, regarde la plaie, palpe la jambe et hoche la tête. Mauvaise blessure... Il confère quelques instants avec ses assistants, revient vers Mimoun étendu : « Du courage, mon vieux. Je crains la gangrène... il faut amputer... Et les quelques formules de consolation préfabriquées : « Avec les appareils modernes... la rééducation sera facile... la jambe artificielle, impossible à déceler... personne ne saura... Pour toi, la guerre est finie... » Mimoun blêmit, pense s'évanouir. Puis l'orgueil et le fatalisme, le courage et la résistance bouillonnent en lui. Il acquiesce, le cœur brisé. Adieu rêves de course, chances de gloire... On déballe les instruments tragiques. Le chirurgien se « lave les mains » ; on apporte les anesthésiants. On le pique. Il commence à voir tourner et se fondre les visages penchés vers lui. Au même moment, une secousse terrible ébranle la tente où le médecin-chef a installé sa table d'opération. Ce sont les avions allemands qui bombardent. On lève le camp en toute hâte. On couche Mimoun dans une ambulance. Et la voiture fuit éperdument, sous les bombes. Et Mimoun étendu, cahoté, bousculé, pleure silencieusement. Le médecin qui le recueille à Pozzoli près de Naples, examine longuement le blessé : « On va tâcher de te garder ta jambe », dit-il.

Massage, mécanothérapie, rééducation. Il supporte tout stoïquement. « Tu finiras par marcher comme tout le monde », lui dit le docteur. Mimoun ne répondit rien, il voit au-delà, loin au-delà...

Nous sommes à cinq kilomètres du but...

Il vient de passer un pont en titubant, il étouffe, il porte la main à sa gorge ou l'air ne passe plus. Une forge intérieure le brûle et le ronge. Il ralentit, secoue la tête. « Arrête, à quoi bon... » lui souffle le démon intérieur, « n'use pas ta santé, tu tomberas dans le coma comme Antoine Gailly à l'arrivée du marathon de Londres... tu te souviens ? Tu seras usé à quarante ans, comme tous ceux qui vont payer toute leur vie l'effort trop violent d'une seule journée. Arrête, allonge-toi, regarde comme l'herbe est douce auprès de cette fontaine, entre dans cette foule là sous l'arbre, près de cette vieille dame entourée d'une jeune fille et d'un enfant... »

« Arrête, souffle le démon, arrête avant qu'il ne soit trop tard, avant que tu ne tombes en syncope et que tu ne te retrouves sur quelque lit d'hôpital... »

Jusqu'à-là, le plus beau jour de sa vie a été sans doute celui où le Ministre a épinglé sur la poitrine du tirailleur Mimoun, la légion d'honneur gagnée sur les champs de bataille d'Italie. Or, fourmille en lui, autour de lui, une manne d'événements grandioses qui va peut-être surpasser ce jour de gloire, ancien. Déjà, il est sur le stade... « J'étais sourd, j'étouffais, mais j'étais lucide »...

Une clameur monstrueuse s'élève. Cent vingt mille personnes, debout, crient leur enthousiasme qui déferle sur lui, le pousse vers l'arrivée, comme une marée montante... Et ces cent vingt mille, debout, têtes nues, dans un silence religieux écoutent éclater la Marseillaise, tandis que notre drapeau monte dans le ciel d'Australie. Un petit homme brun, écrasé de bonheur, pleure sur le podium.

Alain Mimoun, champion de France, est devenu champion olympique.

Tiré de Education Physique et Sport, no 60, 1962.

Claude Giroud, prof.